

Clémentine Beauvais

Les  
petites  
reines



*Les Petites Reines*

CLÉMENTINE BEAUVAIS

*Les Petites Reines*

ÉDITIONS  
SARBACANE

Depuis 2003



*À mes Burgiens et Burgiennes préférés,  
qui font ici de furtives apparitions.*

## Bande-son

- ELEPHANZ, *Time For A Change*
- STROMAE, *Papaoutai*
- JANE BIRKIN, *Être ou ne pas naître*
- INDOCHINE, *3 nuits par semaine*
- JONI MITCHELL, *All I Want*
- FRANÇOISE HARDY, *Soleil*
- LISA LEBLANC, *Y fait chaud*
- WE WERE EVERGREEN, *Penguins And Moonboots*
- M, *Les Triplettes de Belleville*
- INDOCHINE, *L'aventurier*
- MUSE, *Invincible*
- THE TURTLES, *Happy Together*
- NANCY SINATRA, *These Boots Are Made For Walking*
- LOUIS ARMSTRONG, *What A Wonderful World*

*L'itinéraire des*  
**PETITES**  
*reines* ✨ ✨







PREMIÈRE PARTIE  
BOURG-EN-BRESSE



Ça y est, les résultats sont tombés sur Facebook : je suis Boudin de Bronze.

Perplexité. Après deux ans à être élue Boudin d'Or, moi qui me croyais indéboulonnable, j'avais tort.

J'ai regardé qui a remporté le titre suprême. C'est une nouvelle, en seconde B ; je ne la connais pas. Elle s'appelle Astrid Blomvall. Elle a des cheveux blonds, beaucoup de boutons, elle louche tellement qu'une seule moitié de sa pupille gauche est visible, le reste se cache en permanence dans la paupière. On comprend tout à fait le choix du jury.

Le Boudin d'Argent a été décerné à une petite de cinquième, Hakima Idriss. C'est vrai qu'elle est bien laide aussi, avec sa moustache noire et son triple menton ; on dirait un brochet.

Notre cher ami Malo a posté des commentaires sous les photos des dix-huit filles en lice. Il m'a rendu hommage :

« La compétition a été rude, mais Mireille Laplanche, quoi qu'il arrive, reste pour moi la reine absolue des

Boudins. Ses grosses fesses gélatineuses, ses seins qui tombent, son menton en forme de patate et ses petits yeux de cochon resteront gravés dans nos mémoires pour l'éternité. »

Il y avait déjà plein de *J'aime* (78).

J'ai ajouté le mien (79).

Ensuite, je suis descendue dans la salle à manger et j'ai annoncé à Maman :

– Je suis Boudin de Bronze, cette année !

– Ah. Et alors, il faut peut-être que je t'adresse mes félicitations ?

– Ben, je sais pas. T'aurais préféré que je garde mon titre de Boudin d'Or ?

– J'aurais préféré que tu ne sois pas du tout élue boudin, jamais.

– T'avais qu'à pas coucher avec un vieux mec tout moche, aussi.

– Ne dis pas de mal de ton père.

– Si ça se trouve, il serait fier de moi !

– Il ne serait pas fier.

– Je vais lui envoyer une lettre.

– Ne lui envoie pas de lettre.

– « *Cher Papa chéri, en cette jolie fin d'année scolaire, ta fille adorée a été élue Boudin de Bronze du collège-lycée Marie-Darrieussecq de Bourg-en-Bresse. C'est une heureuse déception, car elle est habituellement Boudin d'Or.* »

– Mireille, tu m'agaces.

Maman regarde le plafond, et dit à la lampe Habitat :

– Les ados, je déteste.

Mon père est franco-allemand. Pour préserver son anonymat, surnommons-le Klaus Von Strudel. Professeur

à la Sorbonne, à Paris, Klaus écrit des livres de philosophie. Il fut aussi le directeur de thèse de ma mère, et il l'a fort bien dirigée, apparemment, puisqu'elle s'est retrouvée enceinte de ma personne. Hélas, leur relation était vouée à rester clandestine ! Car Klaus était à l'époque – et il l'est d'ailleurs toujours – le mari d'une personne dotée d'un énorme potentiel. La preuve, cette personne est depuis deux ans Présidente de la République de notre beau pays la France. Nous l'appellerons pour simplifier Barack Obamette.

Ensemble, Barack Obamette et Klaus Von Strudel ont eu trois fils qui sont donc mes demi-frères et qui portent des noms à la con de héros grecs, mais afin de s'y retrouver je les désignerai plutôt par les pseudonymes de Joël, Noël et Citroën.

Pour des raisons qui m'échappent, Maman a quitté Paris quand elle a appris qu'elle était enceinte ; elle a choisi de devenir prof de philo en lycée à Bourg-en-Bresse, qui est le chef-lieu de l'Ain (numéro de département 01). Elle a épousé un Monsieur Philippe Dumont qui est exactement tel que son nom l'indique.

Nous vivons tous les trois dans un pavillon coquet agrémenté d'un jardin, en compagnie du chien Chautounet et du chat Babyboule.

Suis-je en contact avec Klaus ? Non, car il n'a jamais répondu à aucune de mes lettres. Au lieu de répondre à sa fille cachée, il donne des interviews dans *Philosophie Magazine*. Il pond aussi, tous les trois ans à peu près, un traité de métaphysique. Maman les achète, les lit, et moi aussi. Elle dit *Tu ne comprendras rien, Mireille, c'est compliqué*, mais je les lis quand même et je comprends parfois.

Klaus écrit des choses comme :

« Le réalisme spéculatif a aidé à *lubrifier le passage* vers une métaphysique dékantisée... »

« La pensée de Quentin Meillassoux retourne la métaphysique contemporaine et lui impose de *jouissives secousses*... »

« Je refuse cependant l'avènement d'une philosophie *castrée* de Platon et de Descartes... »

Moi :

– C'est un gros dégueulasse en fait, Klaus.

Maman :

– Arrête enfin, mais arrête ! D'abord il ne s'appelle pas Klaus, et puis tu n'y comprends rien, sa pensée est révolutionnaire mais ça tu ne comprends pas, tu ne peux pas comprendre.

– Maman, il compare Platon et Descartes à une paire de couilles.

– Quinze ans ! éructe ma mère. Quinze ans... c'est vraiment l'âge le plus idiot du monde !

– Quinze ans et demi, s'il vous plaît.

C'est à l'âge de huit ans que j'ai envoyé ma première lettre à Klaus :

*Bonjour Monsieur,*

*Ma maman (Patricia Laplanche) m'a dis que vous êtes mon père. J'aimerais vous rencontrer à Paris et voir [Joël et Noël]\*. Je suis à l'école primaire Laurent-Gerra, j'ai des bonnes notes et j'ai appris à lire à quatres ans.*

*Au revoir,*

*Mireille Laplanche*

\* (À l'époque, [Citroën] n'était pas encore né)

La deuxième, j'avais douze ans :

*Cher Monsieur,*

*Vous n'avez pas répondu à ma lettre d'avant. Pourtant ça aurait été sympa. Je suis en cinquième au collège Marie-Darrieussecq. Je suis la première de ma classe. J'aimerais toujours bien vous rencontrer, à Paris ou ailleurs. Mon numéro de portable est le [...].*

*Cordialement,*

*Mireille.*

La troisième, je l'ai écrite il y a trois mois.

*[Klaus],*

*Tu es mon père. Tu le sais, car tu as parfaitement reçu mes deux premières lettres. Je te vois à la télé avec [Barack Obamette], [Joël, Noël] et [Citroën] ; et je te trouve carrément gonflé de ne pas me répondre. J'ai quinze ans, je ne suis pas débile. Si c'est ça qui t'inquiète, ma mère n'est pas « derrière » tout ça. J'ai lu tous tes livres. Appelle-moi.*

*Mireille.*

Re-re-bide. Maman est tout à fait au courant pour la dernière lettre, vu que j'avais laissé traîner l'enveloppe bien en évidence sur la table avant de la poster.

[Klaus Von Strudel]

Palais de l'Élysée

Paris

Petit facteur, presse le pas, la paternité n'attend pas !

– Très drôle, a dit Maman en voyant ça, très drôle, mais que tu es drôle, mon enfant ! J'en pleure de rire.

– Tu crois qu’il faut la laisser l’envoyer ? a demandé Philippe Dumont, l’air inquiet (= lèvre retroussée + tripotage de boutons de manchette).

– Il faut la laisser faire ce qu’elle veut, c’est sa manière de faire de la provoc’, a répliqué Maman. Il ne lui répondra pas, de toute façon, ça n’a donc aucune importance.

Philippe Dumont a toujours été profondément triste de ne pas remplir la béance qu’a creusée Klaus Von Strudel dans ma vie. Il m’emmène au cinéma, au musée et au bowling. Il m’autorise à manger de la crème de marrons directement dans le pot. Il dit : *Vois-moi comme ton père, Mireille, je suis ton père !* Moi je mets les mains devant ma bouche et je fais : *Rhôôôôph... Rhôôôôph... je suis ton pèèèè !* Ensuite il vitupère : *C’est ma maison ici, Mireille ! C’est mon sofa ici ! Tu vis chez moi, je te ferai dire.* Cela n’est vrai à moitié, Maman possédant la moitié de la maison, sauf qu’elle n’a pas fini de rembourser sa partie de l’emprunt (à cause de son salaire de prof bien nul) alors que Philippe est notaire et Rotarien, ce qui veut dire qu’il fait partie du Rotary.

– C’est quoi, le Rotary, Maman ?

– C’est un club de gens comme Philippe, de gens qui ont des métiers divers, et ils se rencontrent, ils échangent sur des sujets, ils se présentent leurs enfants.

Philippe m’emmène pour essayer de me présenter.

– Je vous présente la fille de Patricia, Mireille.

Les Rotariens sont en-cha-n-tés de serrer la main à Quasimodo au-dessus d’un canapé aux œufs de saumon à la fête de Noël. Un jour, je devais avoir neuf ans, quelqu’un d’extraordinairement perspicace a fait remarquer :

– Cette petite ressemble étonnamment au philosophe, vous savez, euh ?



Là, j'ai eu comme un éclair d'espoir ; j'ai regardé cet homme glabre et couperosé et je me suis répété de toutes mes forces : *Allez dis-le, dis-le que je ressemble à Klaus Von Strudel, sème le doute, laisse les gens recouper les dates... Peut-être que si tout Bourg-en-Bresse signe une pétition à Klaus il reconnaîtra que je suis sa fille !*

Mais au lieu de ça, une dame a répondu :

– Jean-Paul Sartre ?

Et l'homme a hoché la tête :

– Oui, exactement ! Jean-Paul Sartre !

– Ce n'est pas vraiment un compliment ! s'est esclaffée la dame.

– Non, a admis le monsieur non sans franchise.

Google -> Jean-Paul Sartre -> vieillard bigleux d'une laideur abominable. Presque encore plus moche que Klaus.

J'ai déclaré à Maman, le lendemain matin :

– Toi, je parie que si t'avais rencontré Jean-Paul Sartre, t'aurais terminé dans son lit.

– Tu veux une claque ?

– Je dis juste qu'il avait l'air bien dans ton genre ! Un philosophe, révolutionnaire machin grande théorie et tout et tout... C'est un compliment, Mamounette ! Pourquoi tu prends tout mal ?

– Arrête de me manquer de respect. Je ne passe pas mon temps à coucher à gauche et à droite, avec des philosophes ou non.

– Toute façon je t'annonce qu'il est mort, j'ai dit. Il est mort en 1980, Jean-Paul Sartre. Et moi je suis née des dizaines de milliers d'années après, donc aucun doute, ça pouvait pas être mon père.

– Je te le confirme, a grincé ma mère.

Ensuite, j'ai chanté la *Marche Funèbre* (*tam-tam-tadam-taaam-tadam-tadam-tadam*) pendant un très long moment, afin de rendre hommage à la mémoire de Jean-Paul Sartre. Ça a fini par agacer Maman, *Tais-toi, Mireille, tu nous casses les oreilles, enfin !* Là, j'ai sorti un truc qu'il fallait pas :

– Tu sais ce qu'on a appris en Histoire-Géo, Mamounette ? Après la Deuxième Guerre mondiale, on a tondu toutes les Françaises qui avaient couché avec des Allemands. Alors tu imagines, à quelques années près...

Elle m'a dévisagée, on aurait juré qu'elle se repassait mentalement ce que je venais de dire sans y croire. Ça m'a fait un peu peur mais j'ai quand même ajouté, pour rire :

– Couic ta touffe !

*Splaf* la baffe.

– Monte dans ta chambre. Je ne veux plus te voir.

Je ne sais pas pourquoi j'aime à ce point exténuier ma mère. Je ne sais pas pourquoi j'ai jeté dans les toilettes tout le flacon de parfum *Flower By Kenzo*, que Philippe Dumont m'avait gentiment offert pour mon anniversaire – *Dis donc Mireille tu as remercié Philippe pour le parfum qu'il t'a gentiment offert pour ton anniversaire* –, et sans tirer la chasse, histoire de bien lui faire comprendre que ses 54 euros de fragrance avaient fini dans les égouts.

Je ne sais pas pourquoi, mais c'est comme ça.

*Chassieux/euse* : adjectif. Atteint de chassie.

Un œil chassieux.

Un œil chassieux, c'est un œil entartré de cette crotte blanche et gluante que les yeux secrètent. C'est un œil comme englué dans sa propre diarrhée oculaire.

Un œil de cette nature me regarde à travers la vitre brune de la cuisine.

– Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

Ce truc toque à la vitre – j'en fais tomber le rouleau de Sopalin, il se déroule jusqu'à la porte-fenêtre de la cuisine qui donne sur le jardin, comme un tapis rouge (mais blanc). Je suis le chemin qu'il me dessine pour aller ouvrir la porte-fenêtre.

C'est la Boudin d'Or : Astrid Blomvall. Elle se balance d'un pied sur l'autre, dans mon jardin, dans l'obscurité, en me fixant avec ses yeux chassieux (surtout le gauche). Elle porte un jean bleu sombre, beaucoup trop serré, et un tee-shirt noir avec écrit *INDOCHINE* et des mecs qui font la gueule sur une photo qui s'émiette, et elle a deux gros bras qui dépassent du tee-shirt, roses et mous et boutonneux, et un gros visage rose, et des cheveux blonds comme des ficelles à rôti, ligotés en queue-de-cheval, et

une fossette sur la joue gauche, une fossette qui ma foi est un peu la rédemption de ce flasque visage, une fossette dans laquelle vient immédiatement, tandis qu'Astrid Blomvall me sourit, se nicher mon affection.

Juste après m'avoir souri, comme si elle regrettait d'avoir dévoilé son appareil dentaire, Astrid Blomvall regarde ses pieds (qui sont sanglés dans des sandales à scratch).

– Salut, marmonne-t-elle. Escuse-moi mais je me demandais si par hasard t'étais Mireille Laplanche, escuse-moi de te déranger je sais qu'il est tard j'ai trouvé ton adresse sur PagesBlanches.fr.

– Alors Astrid, on va tout de suite mettre les choses au clair, dis-je en la faisant entrer sur le tapis rouge qui est blanc. Tu n'as pas à t'excuser de quoi que ce soit. Tu m'as volé ma place de Boudin d'Or, soit ! Mais je ne t'en veux absolument pas. Je pense qu'on a tous droit à un peu de compétition dans la vie. Je pense qu'il faut donner sa chance à tout le monde.

Elle plante ses yeux sur moi, enfin juste un seul, l'autre s'est planqué dans sa paupière.

Hum. Visiblement, elle ne comprend pas que je blague ; les gens ont souvent du mal à comprendre que je blague.

Et merde, elle pleure. Alerte inondations ! Sortez les sacs de sable, montez les digues !

– Pleure pas, Astrid Blomvall. M'entends-tu, gente demoiselle ? Pleure pas ou c'est la déshydratation assurée ! Tiens, tiens, mouche-toi.

Je m'agenouille pour arracher quelques carrés de mon tapis rouge qui est blanc, et je les lui donne comme on offre une bague de fiançailles. Elle se mouche abondamment. Je l'assieds sur un tabouret Ikea qui crisse impoliment sous son poids. Le chat Babyboule, pen-

sant que c'est moi qui m'assois (puisque le tabouret me réserve d'habitude ce même crissement impoli), se précipite dans la cuisine et bondit sur les genoux d'Astrid Blomvall. Distraitemment, elle se met à lui gratouiller le dos, ce qui encourage Babyboule à lever la queue et les fesses en lui montrant son tout petit trou du cul marron clair ; ensuite, il se retourne pour lécher les larmes qui coulent sur le visage d'Astrid. C'est un acte empreint de générosité, mais aussi quelque peu désagréable, parce qu'il a une langue comme un petit morceau de Velcro.

– Mon chat Babyboule, je dis pour les présenter. Astrid Blomvall. Pourquoi tu pleures, Astrid Blomvall ?

– Ben, j'ai été élue Boudin d'Or, pleure Astrid, c'est quand même une raison de pleurer ! Ça fait à peine un an que je suis en France, j'arrive à peine à Bourg-en-Bresse, on m'élit déjà Boudin d'Or.

– Tu étais où, avant ?

– En Suisse, chez les sœurs.

– Les sœurs quoi ?

– Les sœurs, chez Les Sœurs, dans une école catholique, tu vois.

– Ouh làààà ! je grimace – et j'agite les mains pour montrer que je n'approuve que modérément ce choix éducatif de la part de ses parents.

Mais que font ses parents, justement ? m'enquiers-je.

– Ma mère elle fait des poteries artisanales, mon père il est suédois.

– C'est une bonne situation, ça, suédois ?

– Enfin, il vit en Suède. Il fait des trucs et des choses, je ne sais pas exactement.

– J'espère qu'il n'a pas conçu ce tabouret Ikea, dis-je en désignant l'objet d'un doigt sévère. Il est trop petit pour une seule de mes fesses et me le fait savoir à chaque fois.

– T'es marrante, répond obscurément Astrid, songeuse.

Comme je suis non seulement marrante mais en outre généreuse, je lui offre un Fanta. Puis un reste de jambon à l'os. Puis un morceau de tiramisu – que j'ai fait moi-même, avec mes petites mains. Je le lui annonce, elle me répond que je suis bonne cuisinière.

– C'est parce que mes grands-parents tiennent un restaurant. Je suis tombée dedans quand j'étais petite. Comme Obélix. D'où, peut-être, un indice de masse corporelle assez proche...

– Moi, chouine Astrid, je suis nulle en cuisine, mais je fais de la très bonne compote de pommes.

Et puis :

– Mais comment tu peux avaler ça, toi, d'être élue Boudin du lycée Marie-Darrieussecq ? C'est dur... C'est vraiment dur, quand même.

– Oh, je dispose d'une capacité de détachement surhumaine. Je sais que ma vie sera bien meilleure quand j'aurai vingt-cinq ans ; donc, j'attends. J'ai beaucoup de patience.

– C'est triste de devoir attendre d'aller mieux.

J'ai envie de lui répondre, *Oh, seulement les trois premières années. Après, on s'y fait.* Mais il est clair que la pauvre Astrid, chez les sœurs, n'a pas eu le même entraînement que moi : on n'a pas dû lui répéter assez souvent qu'elle était grossémoche. Alors que moi, c'est arrivé tellement de fois que désormais je m'en gausse. Ça glisse comme de l'eau sur des feuilles de lotus.

Bon, sauf quand je suis un peu crevée, ou que j'ai mes règles, ou un rhume ; dans ces moments-là, OK, il peut arriver que je perde de mon imperméabilité. Mais pas

ce soir. Ce soir, ça va, et la Boudin d'Or a besoin de moi.

Astrid tripote son tee-shirt. Ses petits mecs tristes en photo s'émettent encore plus.

Je déclare :

– Ça risque de ne pas te faire plaisir, mais je pense que ton tee-shirt vit ses derniers instants.

– C'est parce que je le porte tout le temps.

Bizarre, ce ton amoureux, subitement... et cette fameuse fossette qui se creuse dans la pâte de son visage comme d'un petit coup de cuillère à café...

– Pourquoi ?

– Parce que c'est toute ma vie, Indochine... Toute ma vie. Ce soir encore, je les ai écoutés avant de venir te voir, c'est eux qui m'ont donné la force de venir.

– Ah ? Et en imaginant que je ne sache pas qui est Indochine ?

Elle me regarde comme si je venais de dire que je ne sais pas qui est Barack Obamette, alors je tente :

– C'est un boys' band ?

– Non ! Non, c'est un groupe de pop, c'est... Mais enfin, tu sais pas ? C'est... c'est le meilleur groupe de tous les temps !!! (Là, elle se met à chanter :) « *Et trois nuits par semaine bon Dieu qu'elle est beeeelle* »... Non ?

– Non, désolée. Ma mère n'écoute pas de musique et Philippe Dumont non plus, et moi j'écoute seulement... Ben, pas grand-chose en fait.

Je n'ai pas l'oreille musicale. Mes oreilles sont trop petites, moches et compliquées pour attraper les mélodies – j'imagine que pour aimer la musique, il faut avoir de très grandes rouflaquettes oscillant aux vents, qui entraînent les notes vers le creux d'une vaste oreille en forme d'huître...

– C'est qui, Philippe Dumont ?

– C'est un père de substitution et un mari de synthèse, bel homme aux tempes grisonnantes, bien connu de la bourgeoisie environnante et amateur de voyages à Venise d'où il rapporte des vases de Murano qui contiennent des sortes de dégueulis de pâte de verre multicolore.

J'en désigne un spécimen posé sur l'appui de la fenêtre, qui abrite un grand arum tirant la langue.

– Cool, lâche Astrid sans conviction. Mais dis, Mireille, t'as fait quoi, la première fois que t'as été élue Boudin d'Or ? T'as fermé ton compte Facebook ?

– Oh, là ! Certainement pas, malheureuse ! Non, j'ai simplement commandé une pizza hawaïenne, que j'ai mangée en lisant *La métamorphose* de Kafka parce qu'on avait un contrôle dessus le lendemain.

Cela... est un mensonge – je ne suis certainement pas du genre à ne lire un livre que la veille d'un contrôle. Mais je ne peux pas dire la vérité à cette pauvre Astrid ; que ce soir-là, il y a trois ans, m'étant découverte Boudin d'Or, j'ai mangé une pizza hawaïenne avec suppléments morve & larmes en regardant pendant trois heures, sur YouTube, des vidéos de chats en train de se promener sur des robots-aspirateurs.

– C'est qui ce mec, Malo machin ?

– Un abruti fini qui s'en sortira très bien dans la vie.

– Mais pourquoi... pourquoi...

– Pourquoi est-il si méchant ?

– Oui. Pourquoi il fait ça ?

– Parce qu'il est très bête. Probablement à cause d'un problème à la naissance. Tu vois, on est nés le même jour dans la même clinique de Bourg-en-Bresse, donc je pense que toutes les infirmières étaient trop occupées



à s'exclamer que j'étais le plus moche bébé du monde, et du coup elles ne se sont pas aperçues que bébé Malo, dans la chambre à côté, manquait d'oxygène ou de je ne sais quel gaz qui rend les gens intelligents et gentils.

Cela... est encore un mensonge. En maternelle, Malo était mon meilleur ami. À l'époque il n'était ni bête ni méchant. On rigolait bien. On se fabriquait des crottes de nez en pâte à modeler. On s'invitait à jouer chez l'un, chez l'autre. On prenait des bains ensemble, on faisait des batailles d'eau et on se donnait des claques de gants de toilette. Ensuite on s'est retrouvés dans la même primaire, et on a continué à venir goûter chez l'un ou chez l'autre et à jouer à Mario Kart. C'est le CM2 qui nous a un peu séparés. Il a trouvé des potes qui lui ont dit, *Tain, Malo, ta copine Mireille, c'est un gros thon. Elle est moche comme un cul.* Peu à peu, il s'est dit, *Tain mais c'est la vérité, j'ai pris des bains avec un gros thon. J'ai donné des claques de gants de toilette à une fille moche comme un cul.* Et au collège, c'était plié. Premier jour de sixième, je me suis approchée de lui :

– Hello Malo !

Il était avec un groupe de mecs qui sentaient effroyablement le gel-douche Axe, celui où dans la pub on voit des filles à poil en train de se frotter de manière érotique avec des bouteilles dudit gel-douche Axe, alors que chacun sait que ça pique atrocement les parties génitales de se mettre du savon direct dessus.

Il a répondu :

– Ouais, quoi. Queskiya.

Moi :

– Ben rien, juste hello ! Ça roule ? J'ai pas eu ma carte postale habituelle, cet été. T'es pas allé en Bretagne ?

Lui :

– Mais kestumparles, espèce de grosse vache.

Moi :

– Meuuuuuuuuuh !

Et je suis partie en galopant, après lui avoir tiré la langue.

Cela est – encore – un mensonge.

Je n'ai pas du tout fait « Meuuuuuuuuuh », je ne suis pas partie drapée d'humour et de détachement, je suis juste restée plantée là, à écarquiller les yeux jusqu'à ce que mes globes oculaires tombent à l'intérieur de ma boîte crânienne, d'ailleurs je les ai bel et bien entendus rouler de ci, de là, comme des boules de billard, et trois heures plus tard, quand l'infirmière scolaire les a récupérés avec des pinces à escargot et les a remis dans mes orbites, j'ai retrouvé la vue dans un monde où j'étais devenue une grosse vache.

La grosse vache portait un tee-shirt trop serré, un jean trop serré, des chaussures trop serrées, elle débordait de ses fringues et du monde.

Bref : je ne révèle évidemment rien de tout ça à Astrid, pour la bonne raison qu'elle est très occupée à pleurer, la pauvre, sur ce tabouret Ikea qui lui crie qu'elle est trop lourde, et après tout elle a bien le droit, moi aussi j'en ai versé plusieurs douzaines de larmes, à l'époque, mais maintenant je m'en fous, c'était il y a longtemps, j'étais petite.

– Ah, non, Babyboule ! Tu vomis pas sur Astrid !

Je jarte *in extremis* des genoux de la demi-Suédoise le chat dont la petite cage thoracique commençait à se contracter ; à peine tombé par terre, il régurgite joyeusement une boule informe composée de poils, de croquettes digérées et de grandes herbes vertes, et cette vision le fait s'échapper à toute vitesse.

– Désolée, dis-je à Astrid, en essuyant la petite vomissure bosselée avec le reste du tapis rouge qui est blanc. Rassure-toi, je sais qu’il était en train de te lécher la face mais ça n’a rien à voir avec toi. Il est comme ça, il se bourre d’herbes du jardin comme s’il n’avait pas compris que la nature l’a voulu carnivore.

– Mais à qui est-ce que tu parles, Mireille ?

Voilà Maman qui entre dans la cuisine. Astrid lève les yeux vers elle, me regarde, puis regarde à nouveau Maman, puis moi. Elle se demande sans doute, comme tout le monde, par quelle terrible méprise un gnome de mon acabit a pu sortir de l’avatar de Catherine Deneuve qu’est ma mère.

– B-bonsoir Madame, bafouille Astrid.

– Maman, Astrid, Astrid, Maman. Astrid, Maman, est le Boudin d’Or de cette année. Elle m’a ravi ma place. Elle a été élevée chez les sœurs et elle est fan d’Indochine. Tu connais Indochine ?

– Bien sûr, soupire Maman. Je suis désolée, Astrid ; c’est un concours absolument détestable. J’ai essayé de le faire interdire, mais le lycée ne peut rien faire, étant donné qu’il a lieu sur Internet. Un vrai scandale. J’espère que tu n’es pas trop... choquée.

– Merci Madame, murmure Astrid. C’est horrible parce que je suis là depuis moins d’un an. Je connais à peine les gens et la ville. Je pensais qu’on serait gentil, ici.

– Il y a des gens gentils dans cette ville, dit Maman. Comme Mireille. Reste avec Mireille, elle est gentille. Elle est forte aussi.

Moi :

– Ne l’écoute pas, Astrid : ce ne sont que mensongeries et billevesées ! Elle se plaint à longueur de journée

qu'elle aurait dû feindre une migraine carabinée le soir funeste de ma conception !

– C'était un matin, dit Maman.

Elle ressort de la cuisine et je la suis du regard en veillant bien à faire la fille pas du tout émue d'avoir intercepté un compliment, chose fort rare, de la part de son intraitable mère. Et cependant, qui sait si ce n'est pas grâce à ce compliment que je m'écrie d'un coup :

– J'ai une idée ! Si on allait trouver l'autre Boudin ? À mon avis, elle est toute tristounette, elle aussi. En plus, c'est une minuscule cinquième qui a toutes les chances de manquer de maturité et de distance critique.

– Il est tard, fait observer Astrid.

– Oui, mais si elle a vu les résultats, ça m'étonnerait qu'elle dorme.

On s'en va googler son nom de famille. *Idriss*. Il n'y a qu'une seule adresse à ce nom-là à Bourg-en-Bresse, c'est dans le quartier des Venues, de l'autre côté de la ville. Puis on s'en va expliquer aux parents qu'il faut qu'on y aille tout de suite bien qu'il soit tard, pour le bien-être de notre jeune co-winneuse. Ils acceptent.

Philippe Dumont :

– Vous voulez que je vous dépose en voiture ?

Moi :

– Non merci, papounet chéri adoré, meilleur papa du monde, père par excellence et roi de la vraie paternité réelle. On a encore l'odeur du vomi de Babyboule, donc ta BMW refuserait sans doute de nous prendre à bord.

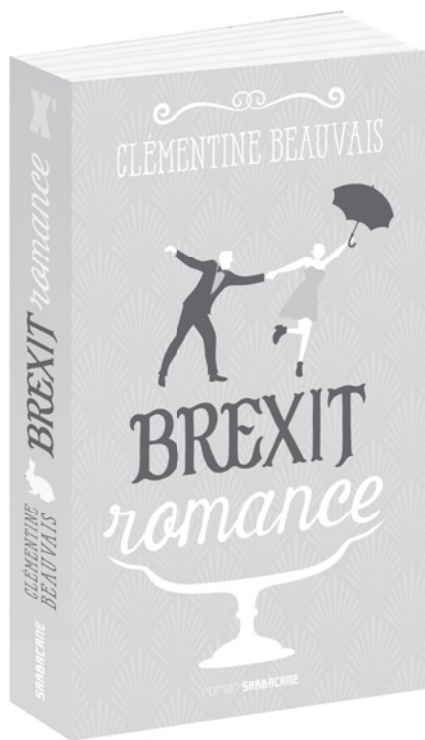
Et de toute façon, on préfère marcher dans la nuit, marcher dans la nuit de Bourg-en-Bresse, marcher et faire plus ample connaissance, Astrid Blomvall et moi.

C'est une de ces nuits où la lune est petite, verte et dure comme une pistache. Bourg-en-Bresse, sous ce ciel marron foncé, n'est pas à son avantage, et c'est dommage.

Vous connaissez Bourg-en-Bresse ? Ça se prononce *Bourkenbresse*, à propos, pas Bourre-en-Bresse. Bourg – *Bourk* – pour les intimes.

C'est une jolie ville, Bourg-en-Bresse, une jolie petite ville de province avec tout ce qu'on trouve dans les villes de province. Deux librairies, une Maison de la Presse avec des présentoirs rotatifs bourrés de marque-pages en hologrammes (dauphins, chatons et poneys). Des cafés, des restaurants, des joaillers qui vendent des émaux bressans ; des petits magasins avec en vitrine de gigantesques soutiens-gorge, des salons de coiffure dont on éjecte d'un grand coup de balai les monticules de cheveux coupés, *brouf* comme ça sur les rues piétonnes. De belles maisons anciennes, barrées de poutres brunes, et des immeubles nouveaux bardés de grands rectangles

## DANS LA COLLECTION EXPRIM'



### **Brexit romance**

Clémentine Beauvais

13,5 x 21,5 cm

456 pages

17,00 €



9 782377 311453

Disponible en EPUB :

978-2-37731-169-9 | 11,99 €

Juillet 2017 : un an que «Brexit means Brexit»!

*Ce qui n'empêche pas la rêveuse Marguerite Fiorel, 17 ans, jeune soprano française, de venir à Londres par l'Eurostar, pour chanter dans Les Noces de Figaro! À ses côtés, son cher professeur, Pierre Kamenev.*

*Leur chemin croise celui d'un flamboyant Lord anglais, Cosmo Carraway, et de l'électrique Justine Dodgson, créatrice d'une start-up secrète, Brexit Romance. Son but ? Organiser des mariages blancs entre Français et Anglais... pour leur faire obtenir le passeport européen.*

Mais pas facile d'arranger ce genre d'alliances sans se faire des nœuds au cerveau – et au cœur !

Directeur de publication : Frédéric Lavabre  
Collection dirigée par Tibo Bérard  
Maquette : Xavier Vaidis, Claudine Devey

© Éditions Sarbacane, 2015

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays. Toute représentation ou reproduction, intégrale ou  
partielle, faite par quelque procédé que ce soit sans l'autorisation écrite  
de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite.

Achevé d'imprimer en août 2018  
sur les presses de l'imprimerie Grafica Veneta S.p.A.

N° d'édition : 0077  
Dépôt légal : 1<sup>er</sup> semestre 2015  
ISBN : 978-2-37731-091-3

*Imprimé en Italie.*